

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 129 (1984)
Heft: 12

Artikel: Présence des Suisses à la Légion étrangère
Autor: Quartier, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Présence des Suisses à la Légion étrangère

Adjudant sous-officier Vincent Quartier

Les opérations militaires en Indochine française pendant la Seconde Guerre mondiale.

Au cours du dernier conflit mondial, qui mettra pratiquement l'ensemble du globe à feu et à sang, un de nos compatriotes va vivre une suite de combats assez méconnus, en Indochine française. Cet ami, ancien sergent du 5^e régiment étranger d'infanterie, est décédé courageusement le 4 janvier 1980, emporté par la maladie. C'était un homme discret qui ne parlait pour ainsi dire jamais de ses aventures légionnaires. Ce n'est que peu de temps avant sa mort qu'il accepta de me confier les souvenirs et les documents qui constituent cet article. Je vous les livre en sa mémoire.

L'engagement à la Légion

Né à Montreux en 1918, Charles Loertscher effectue toute sa scolarité dans cette cité touristique de la Riviera vaudoise. Son école de recrues dans les troupes de subsistance (à Thoune) accomplie, notre jeune compatriote décide de découvrir le monde. Ses moyens financiers étant limités, il ne voit que la Légion étrangère pour réaliser ses projets. Il se rend ainsi à Annecy, où il signe son engagement, le 25 novembre 1938. Il reçoit alors une feuille de route pour Marseille, un billet de cinq francs et l'ordre de se présenter au Fort St-Jean dans les quarante-huit heures.

Après une courte visite de la grande ville, Loertscher s'annonce au Fort où il séjournera huit jours durant lesquels il subira des examens médicaux ainsi que des interrogatoires serrés de la part du 2^e Bureau (renseignements). Il

faut relever que, à l'époque, la situation internationale était déjà tendue et les autorités militaires de la Légion craignaient des infiltrations nazies dans ses rangs. En effet, de nombreux opposants au régime du führer se présentaient à l'engagement et le tri était difficile.

Ces formalités accomplies, les candidats retenus sont alors embarqués sur *La Mauricière* à destination de l'Afrique du Nord.

A Oran, les futurs légionnaires sont dirigés sur Saïda où se trouve le Centre d'instruction de la Légion. Au bout de trois mois, le jeune Suisse est affecté au Dépôt commun de la Légion, que commande alors le colonel Flan, où il fonctionne comme secrétaire et archiviste. Mais cette vie de bureau n'est pas pour lui; il décide donc de forcer quelque peu le destin! Un jour qu'il tape une liste de légionnaires affectés en Indochine, il y ajoute son nom et

son matricule. Lorsque la supercherie est découverte, il est trop tard : tous les ordres sont déjà signés. Loertscher s'en tire avec un magistral savon, mais il est heureux, l'Orient mystérieux l'attend !

Premiers accrochages avec les Japonais

Débarqué du *SS Cap-Varilla* le 24 janvier 1940, à Saïgon, Loertscher est désigné pour un détachement qui part deux jours plus tard pour Haï-phong. A peine dans le port tonkinois, Charles Loertscher est proposé comme caporal et il va suivre son peloton de douze semaines où on lui enseigne la connaissance des armes et les commandements.

En Europe, pendant ce temps, la drôle de guerre, qui s'éternisait, débouche soudain sur l'attaque allemande de mai 1940 et la signature d'un armistice franco-allemand.

Le caporal Loertscher, qui vient d'arroser ses galons, est versé dans une compagnie stationnée à Langson (2^e cp du 2^e bat du 5^e REI). Soudain la situation se dégrade : les Japonais, alliés théoriques de la France de Vichy, demandent le libre passage de leurs troupes au Tonkin afin de prendre les Chinois, avec lesquels ils sont en guerre, à revers. (Cette guerre n'a jamais été déclarée formellement !)

Pendant trois semaines, les légionnaires vont préparer des positions défensives autour de Langson, point stratégique important sur la route de Hanoï. Mais un ordre leur parvient :

« Interdiction formelle d'ouvrir le feu sur les troupes japonaises. » Et pourtant, ils sont là, les Japonais ! Loertscher et ses camarades les voient qui s'avancent jour après jour, installant leurs bases d'attaque. Et cela s'éternise. Soudain, c'est l'incident : une rafale part en direction des lignes japonaises. Toutes les positions françaises ouvrent le feu. Chez les Japonais, surpris, les pertes sont lourdes, mais les renforts nippons arrivent, alors que les EM français et japonais parlementent afin de décider d'un cessez-le-feu. Lorsque celui-ci est signé, les légionnaires, inférieurs en nombre, sont déjà prisonniers.

La captivité va durer trois semaines. Loertscher raconte que les Japonais avaient séparé les légionnaires allemands de leurs camarades afin de leur proposer de rejoindre les troupes du Reich. Certains vont accepter, mais c'est l'Allemagne qui refuse de les rapatrier. Les Japonais ramenèrent alors ces Allemands au camp de détention où ils furent plutôt fraîchement reçus par leurs camarades. Finalement, les légionnaires seront libérés par les Japonais qui présentèrent des excuses au commandement français.

Voici maintenant les mêmes événements relatés par le capitaine Pierre Sergent, historien de la Légion :

« Lorsque les Japonais passèrent la frontière, le 22 septembre 1940, le 5^e régiment étranger était fractionné en quatre unités combattantes : ses

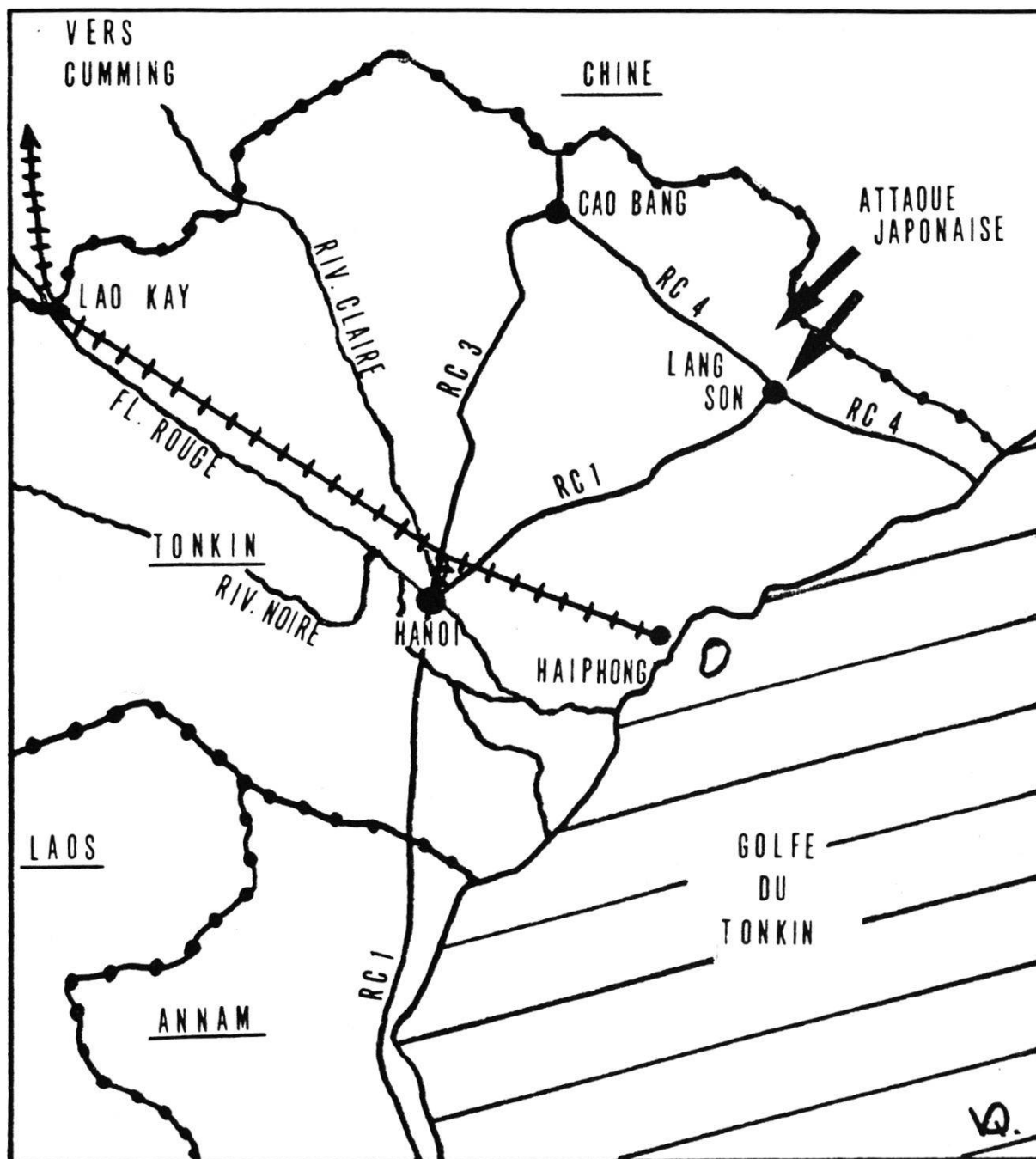
trois bataillons à pied et le détachement motorisé de Thai Nguyen.

» Seul le 2^e bataillon, aux ordres du commandant Marcelin, était en position à proximité de Lang Son, face aux envahisseurs.

» 22 septembre 1940. Il est près de minuit quand le bataillon Marcelin

apprend l'offensive japonaise. Chacun rejoint son poste de combat. Moral à cent.

» 23 septembre. On sait que les Japonais ont attaqué les postes de Dong-Dang et Chima. Les ordres qui parviennent à la Légion sont contradictoires: tirer, ne pas tirer, parlemen-



Affaire de Lang Son (Septembre 40)

ter si l'ennemi se présente devant les positions. On ne sait plus! Des avions japonais survolent les lignes. On tire sur l'un d'eux sans l'atteindre. Des patrouilles nippones tâtent les avant-postes légionnaires. Elles déguerpissent aux premiers coups de feu. L'artillerie française ouvre le feu. Les obus sifflent au-dessus des tranchées tenues par les légionnaires. «Trop court!», hurlent les hommes. Les commandants de compagnie interviennent aussitôt. Ils téléphonent, envoient des estafettes. Peine perdue. Nouvelle volée d'obus. Le légionnaire Abele est touché. Le premier mort du 5^e régiment étranger au combat contre les japonais: tué par un obus français!

»24 septembre. Rien de neuf devant les positions tenues par le bataillon Marcelin. A neuf heures, un obus japonais atteint le PC de Lang Son: colonel tué, officiers d'état-major hors de combat. L'artillerie japonaise continue de tirer sur la ville. Soudain, une floraison de drapeaux blancs apparaît sur les défenses de Lang Son. A l'excitation de l'attente du combat succède un profond abattement. Pendant la nuit suivante, les officiers de la Légion échafaudent plan sur plan pour s'échapper avec tous leurs hommes. Les envoyés du général Mennerat ont beau leur affirmer que la reddition avait lieu dans l'honneur sur ordre du haut commandement, ils refusent de les croire.

»25 septembre. Au matin, il est trop tard: le cessez-le-feu est général. Le bataillon de la Légion ne peut pas

relancer la bataille à lui seul. Ayant obtenu l'assurance que son unité ne sera pas désarmée, Marcelin accepte enfin d'exécuter les ordres.

» Une longue attente humiliante est imposée au bataillon. Une journée passe, puis c'est la félonie dans toute sa plénitude: il faut déposer les armes. On isole les officiers dans un camp à part, les légionnaires sont répartis en différentes catégories. On fait sortir les Asiatiques, puis les Allemands.»

Incidents avec le Siam

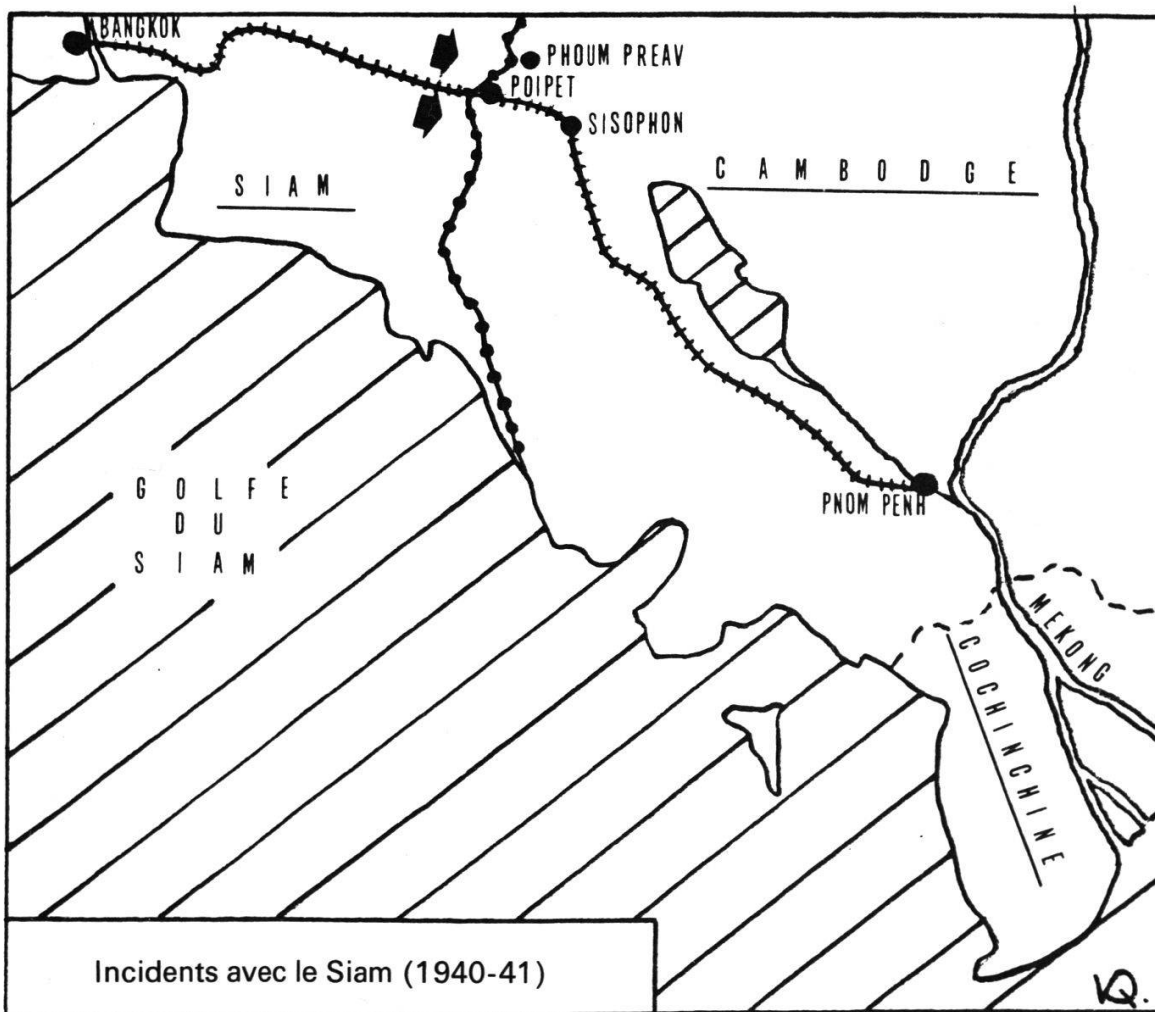
Le 10 décembre 1940, après «l'affaire de Langson», le caporal Loertscher et ses camarades quittent le Tonkin et rejoignent la frontière thaïlandaise, dans un secteur situé à environ 200 kilomètres au nord-ouest de Pnom-Penh, la capitale du Cambodge actuel. Les légionnaires s'installent sur la ligne de chemin de fer Pnom-Penh—Bangkok; ils vont subir, sans trop de pertes, un bombardement de trente-trois jours que leur dispensent sporadiquement les canons de 77 siamois. Pourquoi cette tension à la frontière entre la Thaïlande et l'Indochine française?

En 1935, le Royaume du Siam verra l'avènement du roi Rāma VIII, qui donnera pleins pouvoirs à son bras droit, Phibul Songkhram. Ce dernier, véritable dictateur, rêve d'annexer certaines régions de l'Indochine française. Encouragé par la défaite de l'armée française de 1940, il décide de commencer cette conquête, et s'empare de la région de Poipet. L'amiral

Decoux décide alors de contre-attaquer, mais les Japonais, omniprésents en Indochine, avertissent les Thaïlandais de cette future offensive et l'effet de surprise escompté sera réduit à néant.

Charles Loertscher se trouve en position au bout d'un pont dont l'autre extrémité est tenue par les troupes siamoises. Les légionnaires ont creusé trois tranchées se succédant parallèlement devant l'entrée de l'ouvrage et reliées par des boyaux de communication. De jour, ils tenaient la première ligne et se repliaient sur la

seconde pour la nuit. La troisième servait de position de repli en cas d'attaque importante. Le 12 janvier 1941, alors que le caporal Loertscher et ses hommes s'appêtent à quitter la position, relevés par un autre groupe, l'ennemi attaque par surprise. Loertscher et ses hommes reprennent précipitamment leurs places dans la tranchée afin de renforcer leurs camarades. Le feu roulant des légionnaires casse net l'assaut des Siamois, qui refluent de l'autre côté du pont. Le dispositif de la Légion reste néanmoins en état d'alerte, car la nuit



tombe. Au cours de celle-ci, un deuxième assaut thaïlandais est monté, mais les légionnaires sont prêts à la riposte et l'assaut échoue également avec de lourdes pertes. Au matin, le groupe Loertscher peut enfin regagner la base arrière où le colonel Jacoumi lui accorde une courte permission bien méritée.

Le 15 janvier, le caporal suisse avance au sein d'une colonne dans la région de Fum Preap (Phoum Preav). Un échelon de reconnaissance la précède (certainement la section du Danois Cros-Peronard, qui a fait Saint-Cyr à titre étranger).

Soudain, les hommes de tête butent sur les corps de leurs camarades d'avant-garde, tombés dans une embuscade; ils n'ont guère le temps d'être surpris par cette macabre découverte, car ils sont pris sous un violent feu croisé de mitrailleuses, et des blindés siamois s'avancent avec fracas. Les légionnaires font face et s'organisent pour une bataille féroce qui va durer douze heures. La situation empire de minute en minute et les munitions commencent à se faire rares. Les légionnaires vont alors effectuer une lente retraite sur Sisiphon (Sisophon) où ils pourront enfin bénéficier d'une couverture d'artillerie. Les pertes seront de 140 hommes, lorsque le feu roulant du barrage stoppera l'avance siamoise. Les Français feront 600 prisonniers, mais la facture est salée. Loertscher est blessé: une balle de mitrailleuse lui a perforé la jambe droite. Evacué sur un hôpital, il sera

vite rétabli et bénéficiera de trois mois de repos. Cette convalescence sera bien agréable, car il retrouve quelques-uns de ses hommes au camp de repos du cap Saint-Jacques. Les légionnaires profitent à fond de ce répit et ils visitent les environs, en alternant les balades avec de folles baignades. Les cantonnements sont fort confortables, trop confortables, si bien que les Japonais leur demandent de céder la place. Les convalescents du cap Saint-Jacques se retrouvent alors à Kin-Daï (Quinh-Daï) où Loertscher est promu sergent pour sa belle conduite au feu et devient instructeur d'un peloton.

Le 12 novembre 1942, il rejoindra Ten Gui et prend la tête d'un détachement chargé de la surveillance des pirates et de l'escorte des convois d'opium. A cette époque, en effet, le pavot était, avec le sel et l'argent, l'une des principales monnaies d'échange, et les fonctionnaires français chargés de collecter l'impôt évaluaient la quantité d'opium que chaque village devait céder au gouvernement. Ces convois étaient, bien entendu, une proie alléchante pour les pirates et devaient donc être protégés.

Après ces missions de protection, le sergent Loertscher va être affecté dans le delta du Tonkin, vers la fin de 1943, et il participera à de nombreux travaux de fortifications dans cette région jusqu'en mars 1945.

*

* *

Dès 1944, il faut dire qu'un vent nouveau soufflait sur les troupes

françaises en Indochine: une station radio de la France Libre, émettant de Calcutta, prônait la résistance aux forces de l'Axe, et de nombreux parachutages d'armes avaient lieu de nuit. Dans les unités du 5^e REI, des équipes de récupération stockaient soigneusement ces armes si précieuses, en prévision des futurs combats contre les Japonais; elles devaient cependant opérer secrètement, car certaines divergences existaient entre les officiers fidèles au Gouvernement de Vichy et les partisans du général de Gaulle.

Depuis 1943, Charles Loertscher avait déjà rempli pour deux années supplémentaires à la Légion car, son contrat de cinq ans terminé, il n'avait pu bénéficier d'aucune possibilité de rapatriement du fait de la guerre. Beaucoup de ses camarades du 5^e REI étaient dans la même situation que lui et, en raison du manque de renforts, la moyenne d'âge des légionnaires du Régiment était de quarante ans.

Au début de 1945, la tension commence à monter entre les Français et les Japonais. Ceux-ci sont certainement informés des parachutages alliés et n'attendent que le moment propice de tomber sur les troupes françaises par surprise. Dès le 7 mars 1945, certains renseignements recueillis par les officiers français laissent présager une prochaine action japonaise.

Le lendemain, le commandant de la division du Tonkin, le général Sabatier, donne l'alerte à toutes les garnisons: les ordres sont de faire face aux Japonais. Malheureusement, cer-

taines unités ne les reçurent jamais et furent massacrées par surprise.

*

* *

La retraite

Stationnés à Hanoï, Loertscher et ses camarades apprennent que les Japonais exigent le dépôt des armes de toutes les troupes françaises en Indochine. Leur surprise se change en colère lorsque le général Decroux veut se soumettre à cet ultimatum. Mais l'état-major de la Légion en décide autrement et envoie l'ordre suivant à ses unités: se tenir prêt à marcher, à partir le plus tôt possible, avec armes et bagages. Les légionnaires sont soulagés, mais ils sentent bien que les jours suivants seront pénibles et décisifs.

La colonne s'ébranle et quitte Hanoï, en direction du nord, de la Chine. Des bruits courent le long du convoi: les Alliés auraient débarqué en Cochinchine! Rien n'est contrôlable, c'est le marasme. Soudain, près de Sontay, l'avant-garde se heurte aux Japonais. Les légionnaires organisent rapidement des positions défensives, mais l'ennemi les accule à la rivière Noire.

Capturé par les Japonais, le colonel qui commande la colonne est obligé de signer un ordre de reddition, mais il ordonne verbalement à son chef d'état-major chargé de le transmettre de signifier aux troupes encore armées de continuer la lutte et de rejoindre la Chine.

Le chef d'état-major, un vieil officier aux cheveux blancs, est escorté à proximité des troupes françaises par deux Japonais. Trompant leur surveillance, il fonce en courant vers les lignes amies en criant: «Continuez vers la Chine, l'ordre de capitulation est faux!»

Les Japonais réagissent rapidement et déjà ils attaquent furieusement. Les légionnaires, tout en combattant, se dirigent vers le seul pont de la région sur la rivière Noire. Malheureusement d'autres troupes françaises avaient déjà fait sauter celui-ci. Le 3^e bataillon reçoit alors l'ordre de détruire tout son matériel lourd et l'on voit flamber autos, camions et motos, les culasses des canons sont jetées dans la rivière.

Profitant de la confusion, Loertscher réquisitionne, à l'aide de son pistolet, quelques barques de pêche dans lesquelles il empile sa section, ses chevaux et ses mitrailleuses, mais son commandant lui ordonne d'abandonner celles-ci afin d'alléger les hommes. Après une traversée assez laborieuse, la section débarque sur l'autre rive. Avisant des sacs de riz, le sergent suisse les fait charger sur les chevaux et la marche vers le nord reprend. Ils retrouvent bientôt d'autres hommes du bataillon et des ordres arrivent: «Foncez vers la Chine le plus vite possible.»

L'âme de cette retraite, c'est le général Alessandri. Il organise des combats retardateurs et des retraites en coups de poing. Le 3^e bataillon avance sur Tulé où il reçoit l'ordre de

se porter sur Son-La afin de porter assistance à la colonne du colonel François toujours accrochée par les Japs. Arrivés en vue de Son-La où ils espéraient se ravitailler, Loertscher et ses hommes découvrent tous les dépôts en flammes et les Japonais occupent la localité. Les légionnaires se dirigent alors sur Dien Bien Phu où ils pensent trouver des transports aériens. L'avance est pénible, car les combats et les escarmouches sont incessants. Le 27 mars, la compagnie de Loertscher vivra un combat terriblement meurtrier. Sur les trois cents hommes qui la composaient, seul l'effectif d'une section parviendra à s'échapper. Le sergent Loertscher raconte cet épisode de la retraite:

«... nous avions encore à boire, mais du tafia, cette boisson si forte qu'elle fait commettre les pires folies si l'on en abuse. De désespoir et aussi pour remonter nos forces chancelantes, nous liquidons toute notre réserve. Soudain je reçois l'ordre de décrocher mais, devant moi, un caporal en position avancée avec son groupe est ivre à tel point qu'il envoie tout promener. Devant assurer son repli, je ne peux pas filer sans qu'il ait reculé sur ma position. J'ai beau lui hurler les ordres, tenter de le raisonner, rien n'y fait. Et pendant ce temps, nos camarades s'éloignent de plus en plus et nous risquons d'être coupés. Soudain, une rafale déchire le silence, suivie de deux autres. A 50 mètres devant moi, le caporal et ses hommes sont massacrés sous nos yeux. Les Japs s'en prennent

maintenant à ma position; mon tireur F.-M. grille magasin sur magasin, et creuse de larges saignées dans les rangs ennemis. Soudain, les mortiers nous matraquent. Cette fois, c'est grave, car les Japonais, s'ils sont de piètres tireurs au fusil, manient le mortier avec une adresse diabolique. Trois coups de plus et ils vont frapper en plein sur nous. J'ordonne alors à mes hommes de prendre pour cibles les observateurs japonais qui guident les tirs, mais les coups se rapprochent dangereusement et soudain... une lueur aveuglante, précédée d'un froissement de l'air, puis un fracas épouvantable! Je suis sonné. Reprenant mes esprits, je constate qu'il ne reste presque plus rien de mon tireur F.-M.; un autre légionnaire est littéralement coupé en deux par une rafale de mitrailleuse. Je décide alors que ma mission est remplie et nous décrochons.»

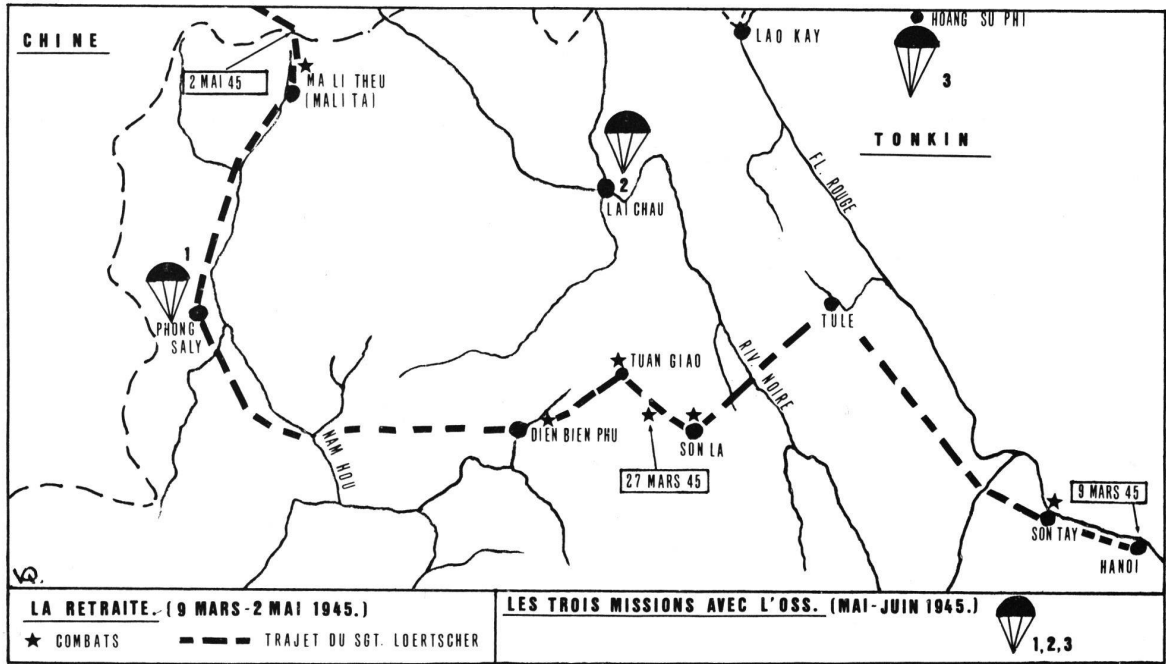
La compagnie continue sa route sanglante; elle a déjà perdu plus des trois quarts de son effectif. Elle arrive sur les arrières de Tong-Jiao (Tuan Giao), où des tirailleurs montagnards viennent la renforcer. Les légionnaires ainsi épaulés tentent une contre-attaque, mais ils sont trop peu. L'aviation américaine essaie d'aider les Français, mais en vain. C'est à nouveau la fuite vers la Chine.

A trente-quatre kilomètres de Dien Bien Phu, Loertscher et ses hommes sont désignés pour rester sur place et fixer les Japonais afin que le gros des troupes françaises mette un peu

de distance avec l'ennemi. Le sergent se rend bien compte qu'ils sont sacrifiés!

Une fois installé, Loertscher effectue une tournée aux avant-postes. Il remarque alors certains mouvements suspects et signale ce fait à son capitaine qui décide d'aller se rendre compte sur place. Les deux gradés avancent avec prudence vers la zone repérée et constatent, au vu de certaines traces, un récent passage de l'ennemi. Pourtant, tout est calme. De retour dans les lignes amies, ils sont surpris par un silence inhabituel. Cependant, la nuit se déroule sans alertes et certains légionnaires, épuisés, s'assoupissent. Le jour venu, un homme signale du mouvement: à la jumelle, Loertscher aperçoit quatre Japonais qui s'avancent tranquillement, l'arme à la bretelle. Les légionnaires les laissent approcher jusqu'à deux cents mètres et ouvrent le feu. Deux Japs s'écroulent et les autres se jettent à couvert. La réplique ne se fait pas attendre: de toutes parts des coups de feu éclatent. Ils sont encerclés par au moins un régiment. Les mortiers entrent dans la danse, c'est à nouveau l'enfer, à nouveau la fuite! Les Japonais avaient profité de la nuit pour tourner les positions françaises avec une rare habileté.

A quelque distance du lieu du combat, les fuyards se regroupent. Hélas, ils ne sont guère nombreux. Affamés, épuisés, les pieds en sang, les légionnaires réalisent que leur seule chance est maintenant de foncer au



plus vite vers la frontière chinoise. Et ils foncent!

Le 2 mai 1945, la frontière est toute proche, une vingtaine de kilomètres en ligne droite. Pourtant, les Japonais les attendent à nouveau dans le secteur de Malita (Malitao). Mais, galvanisés par le but maintenant si proche, les hommes mettent le paquet et ils passent; la frontière est là, enfin! Les légionnaires rient, se regardent, ils sont là, vivants, mais méconnaissables. Ils sont là, mais combien manquent! Eux ont réussi, mais combien de camarades abandonnés dans la brousse? Ils apprendront plus tard que leurs camarades ayant déposé les armes ou capturés par les Japonais ont été pour la plupart massacrés, voire décapités au sabre.

La frontière passée, les troupes françaises doivent encore progresser d'environ cinquante kilomètres, jusqu'à Xien-Tong, où elles se regroupent. Les blessés et les malades sont dirigés sur Szé Mao Ting, puis sur l'hôpital de Yun Nan Fou par des Dakotas US.

*

* *

Missions parachutées avec l'OSS américain

A Szé Mao Ting, les Américains, qui ont recueilli les troupes échappées du Tonkin, demandent les volontaires pour guider des commandos de l'OSS sur les arrières japonais. Le sergent Loertscher s'annonce:

«Pourquoi? Je n'en sais trop rien.

Retourner dans cet enfer ne me souriait guère, mais avec les Américains, on était bien nourri et bien équipé!»

Dirigés sur Cumming, les quarante-cinq volontaires suivent un entraînement d'une semaine sur la topographie et les rudiments du saut en parachute. Après trois jours de théorie et d'exercices au sol, ils effectuent leur premier saut.

Le sergent Loertscher est ensuite versé, avec trois autres légionnaires, dans un commando de quarante hommes. Première mission: après un largage à proximité de Phong-Saly, ils doivent faire sauter le poste et les entrepôts de vivres qui s'y trouvent. Loertscher est quand même un peu tendu: ce sera son premier saut opérationnel. (Et certainement l'un des premiers légionnaires à sauter en opération.)

Le 29 mai 1945, le commando atterrit comme prévu et se met à l'œuvre immédiatement; les explosions se succèdent à cadence rapide et les entrepôts commencent à flamber. Profitant de la confusion, les commandos décrochent rapidement et gagnent le lieu prévu pour leur récupération qui se trouve à trente kilomètres. Le commando est rapatrié sur Cumming par de petits appareils, des Potez, à raison de deux ou trois par rotation. Le succès est total.

La deuxième mission à laquelle participe Loertscher est un semi-échec. Trois commandos (environ 120 hommes) sont largués aux environs de

Lai-Chao (Laichau); leur objectif: reprendre le poste. Malheureusement, les Japonais sont trop nombreux et les Américains se replient sur la Chine, non sans accrochages.

Une troisième mission est mise sur pied dans le secteur de Dong Van. Japonais repèrent d'entrée les Américains et l'attaque est manquée. Les commandos filent alors sur Oang-Su-Phi (Hoang Su Phi). Lors d'un violent accrochage, le commando se disloque et le sergent Loertscher se retrouve seul avec cinq officiers US et un autre légionnaire. Ils décident de rejoindre la Chine et s'efforcent de prendre contact avec leur base par radio.

Un matin, alors qu'ils effectuent une halte au bord d'une rivière, le capitaine Cramb essaie d'accrocher Cumming sur son poste. Ses camarades en profitent pour se laver un peu. Soudain, les buissons s'écartent et des hommes en armes s'avancent menaçants: ce sont des Japonais vêtus à la mode tonkinoise. Seuls deux Américains, dont le capitaine Cramb, peuvent s'éclipser sans mal. Les Japonais détruisent l'équipement des Franco-Américains, et le groupe rejoint une colonne plus importante où ils retrouvent d'autres commandos prisonniers. Ceux-ci sont obligés de transporter des ballots de ravitaillement ou de munitions. Le prisonnier qui fait mine de ralentir est aussitôt abattu. Marchant par groupes de trois surveillés par un gardien, les prisonniers s'affaiblissent de jour en jour.

Lors d'une halte, le sergent Loert-

scher, épuisé, s'assoupit et n'entend pas le signal de départ. Il est brutalement tiré de sa torpeur par un énorme coup de crosse au visage: le nez cassé, aveuglé par le sang, Loertscher se relève, empoigne son ballot et reprend la marche. Trois jours durant, il marche comme un automate, la tête en feu. Dans son demi-coma, il réalise que sa seule chance de survie est de marcher, toujours marcher, et il réussit à maintenir son pas au rythme de la colonne. Pourtant, petit à petit, son état s'améliore. Un soir, à l'étape, un autre prisonnier s'approche. C'est un légionnaire allemand, Zimmer, que Loertscher avait connu à la section disciplinaire. Ils décident de s'évader; et tout de suite. Plus tard, ils seront trop loin de la frontière. Au repas suivant, ils profitent d'une inattention de leur gardien pour s'enfoncer rapidement dans la brousse et s'efforcent de s'éloigner au plus vite avant que les Japonais ne découvrent leur fuite. Soudain, des balles sifflent dans tous les sens: heureusement, les Japs tirent au hasard, sans mal pour eux.

Se guidant grâce au soleil et évitant les villages, Loertscher et Zimmer avancent dans la brousse. Ils se nourrissent de pousses de bambous, leurs pieds sont en sang, leur restant d'uniforme en lambeaux.

Tout à coup, ils explosent de joie, ils viennent d'apercevoir un drapeau chinois, c'est la frontière. Les Chinois du petit poste leur fournissent un repas bienvenu ainsi que des chevaux avec lesquels ils rejoignent Xien Tong.

Ils y retrouvent un major US des commandos qui a, lui aussi, réussi à rejoindre la Chine. Les trois hommes sont évacués par air sur Cumming où, enfin, ils peuvent se reposer.

Le long retour en Europe

Sérieusement atteint au nez par le coup de crosse japonais, le sergent Loertscher est emmené aux Indes, à Dibrugarh où il reste jusqu'au 27 juillet. On le soigne pour la malaria, le béri-béri, la dysenterie et une infection cutanée, mais personne ne peut opérer son nez qui donne de sérieuses inquiétudes. On le dirige alors en avion sur Gauhati, puis sur Infall. Embarqué sur un bateau-hôpital, il descend le Brahmapoutre pour atteindre Hyderabad et enfin Trianoulgari. On l'opère au visage et, durant sa convalescence, Charles Loertscher retrouve des Suissesses avec lesquelles il parle du pays avec émotion.

Une fois rétabli, le sergent est dirigé sur un camp des Forces françaises d'Extrême-Orient, à Chandernagor, où il verra notamment le général Leclerc. C'est enfin le départ pour l'Europe avec quelques détours: Chandernagor—Bombay en avion, puis Bombay—Madras en train, Madras où il s'embarque pour Trincomalee, île de Ceylan.

Le 21 novembre, Charles Loertscher monte à bord du *Pasteur* en provenance d'Indochine. Nouveau passage à Bombay et, le 1^{er} décembre, c'est le vrai départ.

6000 passagers sont à bord du *Pasteur*, et les jours passent, ponctués par de nombreux exercices de sauvetage. Escale à Port-Saïd et, le 15 décembre au soir, c'est l'entrée dans la rade de Cherbourg.

Accueillis par des membres de la Croix-Rouge, les rapatriés rejoignent le centre d'accueil de Reuilly, près de Paris, en train. Rétabli, équipé et libéré de son contrat avec la Légion, Charles Loertscher se présente à la Légation suisse où l'accueil est sympathique; on lui établit une attestation qui lui permet de sauter dans un train pour la Suisse où il arrive juste à temps pour fêter Noël avec sa famille.

Charles Loertscher, atteint par une terrible maladie, est mort courageusement le 4 janvier 1980. Depuis son retour, il s'était marié et avait élevé tranquillement deux enfants, travaillant notamment dans un grand garage où peu de gens imaginaient le passé étonnant de ce courageux sergent de la Légion.

V.Q.

Renseignements tirés du livret militaire de Ch. Loertscher

Situation militaire:

Entré en service le 25.11.38 comme engagé volontaire pour 5 ans au titre de la Légion étrangère et incorporé au 1^{er} REI. Affecté au DCRE, le 1.1.39. Embarqué sur le SS Cap-Verella à destination de l'Indochine, le 23.12.39. Débarqué à Haiphong le 1.2.40 et affecté au 5^e REI. En opération contre les Japonais en septembre et octobre 1940 (opération de Langson). En opérations au Cambodge contre le Siam en 1940-41. Affecté à la section spéciale comme compta-

ble le 14.11.41. Réengagé pour un an, le 22.11.43, à Tong. Réengagé pour un an, le 17.11.44. A pris part à la retraite du général Alessandri (général en 1945), passe la frontière chinoise le 2.5.45. dirigé sur le Dépôt de Chandernagor, embarqué le 23.11.45. Débarqué à Cherbourg le 16.12.45.

Citations:

Ordre du régiment N° 315 du colonel Alessandri (encore colonel en 1940), du 20 avril 1940:

«Caporal chef de groupe, a pris une part active à la défense du village de Song Cao, montrant l'exemple à ses hommes.»

Ordre général du 25 novembre 1944 du général Sabatier:

«Cité à l'ordre du Groupe de l'Indochine.»

Cité à l'ordre du corps d'armée, le 27 mars 1945, combats de Sonla et Tulé.

Décorations:

Médaille coloniale avec agrafe «Indochine». Ordre royal du Cambodge. Chevalier du Dragon d'Annam, croix de guerre 1939-40. Croix de guerre avec palme A 1945. Médaille coloniale sans agrafe. Croix des combattants. Médaille des évadés.

Blessures:

Le 25 janvier 1941, combat de Phum Preap, jambe droite.

1943, combat de Trang-Xa, main gauche.

23 mai 1945, comme prisonnier, nez.

Sources:

— Documents privés de Charles Loertscher.

— Articles parus dans le «Journal de Montreux», en 1946. (Témoignage recueilli par Jec et Jean-Lou.)

— Les Maréchaux de la Légion, de Pierre Sergent, Fayard, 1977.



SSPBC, réunions 1985

La Société suisse pour la protection des biens culturels organise en 1985 les manifestations publiques suivantes:

6 colloques sur le thème «Construction de revêtements pour biens culturels immeubles»

- | | | |
|----------------|-------------|------------------------------|
| — 26 avril | Moutier | (français/allemand) |
| — 10 mai | Moutier | (français/allemand) |
| — 14 juin | Rheinfelden | (allemand) |
| — 20 septembre | Moudon | (français) |
| — 18 octobre | Moutier | (français/allemand/italien) |
| — 8/9 novembre | Mendrisio | (italien/français/allemand). |

L'assemblée générale aura lieu les 22 et 23 mai à Schwyz avec pour conférencier, le professeur W.-K. Kaelin.

Pour plus de détails, s'adresser au secrétariat SSPBC, case postale 961, 1701 Fribourg.